



KING
OF
SCARS

LEIGH BARDUGO

MILAN

KING
OF
SCARS

Titre original : *King of Scars*
Ouvrage originellement publié par Imprint, une marque de Macmillan Publishing
Group, LLC
175 Fifth Avenue, New York, NY 10010
© 2019 by Leigh Bardugo
Jacket art © 2019

Illustration de couverture : Billelis
Design de couverture : Ellen Duda
Design de la carte : Sveta Dorosheva

Pour l'édition française :
© Éditions Milan, 2019
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible
des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Correction : Claire Debout
Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : septembre 2019
ISBN : 978-2-4080-1373-8
editionsmilan.com

LEIGH BARDUGO

KING
OF
SCARS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline

MILAN

Pour Morgan Fahey...
Générale en temps de guerre
Conseillère en temps de paix
Amie très chère
Reine bienveillante (la plupart du temps)



ÎLE WANDERING

ROUTE DE L'OS

JELKA

VILKI

NOVYI ZEM

WEDDLE

Red Harbor

Eames Harbor

SHRIFTPORT

EAMES CHIN

COFTON

VRAIE-MER

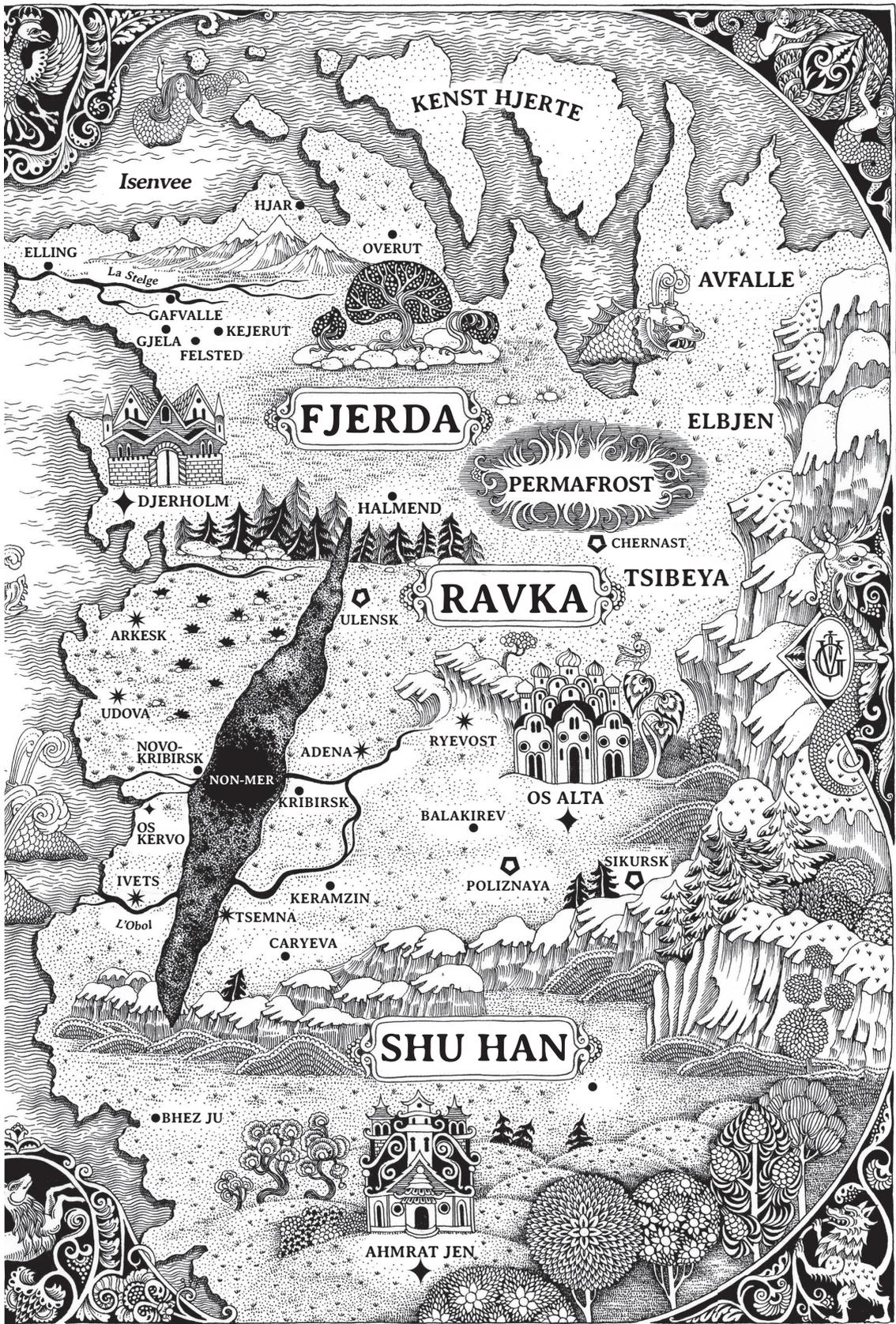
KETTERDAM

BELENDT

KERCH

COLONIES DU SUD

Illustration de Svetla Doroshina



KENST HJERTE

Isenvee

HJAR

ELLING

La Stelge

OVERUT

AVFALLE

GAFVALLE

KEJERUT

GJELA

FELSTED



FJERDA

ELBJEN

PERMAFROST

DJERHOLM

HALMEND

CHERNAST

RAVKA

TSIBEYA

ARKESK

ULENSK

UDOVA

NOVO-KRIBIRSK

NON-MER

ADENA

RYEVOST

OS ALTA

BALAKIREV

IVETS

L'Obol

TSEMNA

CARYEVA

POLIZNAYA

SIKURSK

SHU HAN

BHEZ JU



AHM RAT JEN

LES GRISHAS

Soldats de la Seconde Armée
Maîtres de la Petite Science

LES CAPORALKI

(L'Ordre des vivants et des morts)

Fondeurs
Soigneurs

LES ETHEREALKI

(L'Ordre des invocateurs)

Hurleurs
Inferni
Faiseurs de marée

LES MATERIALKI

(L'Ordre des fabrikators)

Durasts
Alkemi

PARTIE I
LE NOYÉ



Dima entendit avant tout le monde les portes de l'étable se refermer bruyamment. Dans la maison, la cuisine bouillonnait telle une casserole sur un poêle. Avec ses fenêtres barricadées pour résister à la tempête, l'air y était chaud et humide. Les murs tremblaient du chahut causé par la discussion animée de ses frères, tandis que sa mère fredonnait une chanson que Dima ne connaissait pas, tout en battant la mesure avec le pied. Elle recousait la manche déchirée d'une des chemises de son père, son aiguille perçant le tissu à un rythme régulier, un écheveau de laine glissant entre ses doigts.

Dima était le dernier de six garçons, le bébé arrivé tard dans la vie de sa mère. Bien après que le médecin, qui passait dans leur village chaque été, lui avait annoncé qu'elle n'aurait plus d'enfant. *Une bénédiction inattendue*, aimait répéter maman en tenant son petit dans ses bras et en le cajolant, les autres déjà occupés à leurs tâches quotidiennes. *Encore une bouche à nourrir*, se moquait Pyotr, l'avant-dernier dans la fratrie.

Comme Dima était le plus jeune, on le mettait souvent de côté : il était tenu à l'écart des plaisanteries et des disputes tonitruantes de la maisonnée. C'est pour cette raison qu'en cette nuit d'automne, alors qu'il lavait les casseroles que ses frères lui avaient laissées, il fut le seul à entendre le claquement funeste des portes de l'étable. Dima se

mit à récurer avec plus de vigueur, déterminé à s'acquitter de sa tâche et à aller se coucher avant qu'on pense à l'envoyer dehors dans le noir. Il entendit leur chienne, Molniya, sur le seuil de la cuisine, réclamer d'entrer pour avoir des caresses et s'abriter du vent furieux.

Des branches cinglaient les fenêtres. Maman leva la tête, les rides sinistres autour de sa bouche se creusant encore. Elle affichait une mine sévère, comme si elle voulait envoyer le vent au lit sans dîner.

– L'hiver arrive trop tôt et reste trop longtemps.

– Hmm, lâcha papa. Tout comme ta mère.

Elle lui donna une tape du bout de sa botte.

Ce soir-là, elle avait laissé un verre de kvas aux esprits du foyer qui veillaient sur la ferme et dormaient au chaud derrière le vieux poêle en fer. C'était du moins ce que prétendait maman. Agacé, leur père se plaignait qu'elle gâchait leur précieux alcool.

Dima savait qu'une fois tout le monde endormi, Pyotr le sifflerait avec une part du gâteau au miel que maman enveloppait dans un linge.

« Le fantôme d'arrière-grand-mère va te hanter », l'avait un jour mis en garde Dima.

Peu impressionné, Pyotr s'était contenté de se frotter le menton avec sa manche.

« Les fantômes, ça n'existe pas, imbécile. Baba Galina sert de repas aux vers de terre du cimetière, et il va t'arriver la même chose si tu la fermes pas. »

Pyotr donna une tape à Dima, le tirant de sa rêverie. Le jeune garçon se demandait toujours ce que son frère faisait pour avoir les coudes si pointus.

– Tu as entendu ça ? demanda ce dernier.

– Il y a rien à entendre, rétorqua Dima, tendu. Ce sont juste les portes de l'étable qui...

– Quelque chose rôde dehors, chevauchant la tempête.

Son frère essayait seulement de l'effrayer.

– Tu racontes n'importe quoi, répliqua Dima.

– Écoutez ! lança Pyotr.

Alors que le vent cognait le toit de la maison et que le feu crépitait dans l'âtre, Dima crut percevoir, par-dessus les bourrasques, un hurlement lointain pareil au rugissement d'une bête affamée ou aux pleurs d'un enfant.

– Quand le vent se lève dans le cimetière, il réveille les esprits de tous les bébés qui sont morts avant d'être baptisés. Les *malenchki*. Ils volent les âmes des vivants afin d'entrer au paradis.

Pyotr se pencha et enfonça un doigt dans l'épaule de Dima.

– Ils prennent toujours le plus jeune.

Du haut de ses huit ans, Dima savait bien que ce n'était pas vrai, mais il ne put s'empêcher de tourner la tête vers les fenêtres sombres. Dans la cour éclairée par la lune, les arbres étaient agités par de violentes rafales. Il tressaillit. Il aurait juré... L'espace d'un instant, il aurait juré voir une ombre s'étendre dehors. La silhouette aux contours noirs d'un être bien plus grand qu'un oiseau aux ailes déployées.

Pyotr rit et l'éclaboussa d'eau savonneuse.

– Je t'assure, tu deviens plus bête d'année en année. Qui voudrait de ton âme inutile ?

« Pyotr est juste jaloux, parce que avant toi, c'était lui le petit dernier, disait toujours maman à Dima. Tu dois essayer de rester gentil avec ton frère, il a beau être plus grand, il n'en est pas plus malin pour autant. » Dima essayait. Il faisait vraiment des efforts, mais parfois, il se retenait de botter les fesses de son frère pour enfin prendre le dessus sur lui.

Le vent se calma, et dans le silence soudain, rien ne couvrait plus les claquements qui parvenaient de la cour.

– Qui a laissé les portes de l'étable ouvertes ? demanda papa.

– C'était à Dima de vérifier les box ce soir, répondit Pyotr en enfant modèle, et ses frères se rassemblèrent autour de la table en caquetant comme des poulets agités.

– J'ai fermé l'étable ! assura Dima. J'ai bien remis la poutre !

Papa s'adossa à son siège.

– Est-ce que j’imagine ce bruit ?

– Il a dû confier la tâche à un esprit, se moqua Pyotr.

– Dima, va fermer les portes et n’oublie pas la poutre, demanda maman en levant les yeux de sa couture.

– Je vais le faire, proposa Pyotr en soupirant. On sait tous que Dima a peur du noir.

Pyotr le mettait à l’épreuve, sachant pertinemment que papa n’accepterait pas que Dima ne prenne pas ses responsabilités.

– Je n’ai pas peur, objecta le garçon. Je vais les fermer, ces portes !

Dima ignore le regard satisfait de son frère. Il s’essuya les mains, avant d’enfiler son manteau et son chapeau. Maman lui tendit une lanterne en fer-blanc.

– Dépêche-toi, le pressa-t-elle en lui relevant le col pour le protéger du froid. Reviens vite et je te raconterai une histoire.

– Une nouvelle ?

– Oui, une très belle histoire sur les sirènes du Nord.

– Avec de la magie ?

– Oui, plein. Vas-y, maintenant.

Dima jeta un regard à l’icône de Sankt Feliks accrochée au mur, à côté de la porte. Son visage triste scintillait dans la lumière de la bougie qui éclairait la pièce et dans ses yeux brillait une lueur de compassion, comme s’il savait combien le vent était mordant dehors. Le saint avait été empalé sur une branche de pommier et grillé vivant quelques heures après avoir réalisé le miracle des vergers. Il n’avait ni pleuré ni crié, juste suggéré aux villageois de le tourner pour que les flammes le brûlent de tous côtés. Feliks n’aurait pas eu peur d’une simple tempête.

Quand Dima ouvrit la porte de la cuisine, une rafale manqua de la lui arracher de la main. Il la referma d’un claquement et entendit le loquet qu’on replaçait à l’intérieur. Il en comprenait la nécessité, conscient qu’ils le rouvriraient à son retour, mais cela lui fit tout de même l’effet d’une punition. Par-dessus son épaule, il regarda les fenêtres éclairées puis se força à descendre les marches du perron vers la cour. Dima eut ensuite

l'impression désagréable que sitôt le seuil de la maison franchi, toute sa famille l'avait oublié, que s'il ne revenait jamais, personne ne le pleurerait ni le chercherait. Le vent l'effacerait de leurs mémoires.

Le garçon évalua la distance à parcourir, en passant par le poulailler et la cabane des oies, pour atteindre l'étable où ils abritaient leur vieux cheval, Gerasim, et leur vache, Mathilde.

– Équipée de lames en acier trempé, murmura-t-il en passant la main sur la nouvelle charrue, comme s'il s'agissait d'un porte-bonheur.

Pourquoi ces lames étaient-elles meilleures ? Il n'aurait su l'expliquer, mais quand on leur avait livré l'engin, son père avait fièrement répété ces mots aux voisins, et Dima aimait la force qui s'en dégageait. Autour de la table de la cuisine, il avait été longuement question de cette charrue, ainsi que des réformes agricoles du roi et de ce qu'elles risquaient d'apporter, en bien et en mal.

« On se prépare à une nouvelle guerre civile, avait grommelé maman. Le roi est trop dur. »

Papa, en revanche, était satisfait.

« Comment peux-tu t'inquiéter, avec le ventre plein et un toit fraîchement goudronné au-dessus de ta tête ? C'est la première année que nos récoltes sont assez abondantes pour dépasser nos propres besoins et pour qu'on puisse en vendre une partie sur le marché.

– Simplement parce que le roi a réduit l'impôt du duc Radimov à un taux ridicule !

– Et on devrait s'en plaindre ?

– On le regrettera vite quand le duc et ses nobles auront abattu le roi dans son lit.

– Le roi Nikolai est un héros de guerre ! avait protesté papa en agitant une main dans l'air pour chasser l'opinion de maman comme de la fumée. Avec l'armée derrière lui, il est à l'abri des coups d'État. »

Ce sujet revenait sur le tapis soir après soir, ils discutaient en boucle pendant des heures. Dima ne comprenait pas grand-chose à ce qui se disait, si ce n'est qu'il devait prier pour le jeune roi.

Les oies cacardèrent dans leur cabane, excitées par le temps ou par les pas nerveux de Dima. Devant lui, il voyait les portes de l'étable s'ouvrir et se refermer comme si le bâtiment soupirait, son immense bouche capable de l'engloutir en une seule respiration. Il adorait l'étable en plein jour, quand le soleil filtrait par les tuiles du toit et que l'air embaumait la paille. Il aimait entendre Gerasim hennir et Mathilde mugir plaintivement. Mais la nuit, l'étable devenait une coquille vide, attendant qu'une créature affreuse l'investisse – un piège sournois prêt à s'ouvrir pour attirer dans ses entrailles le gamin naïf qu'il était. Parce que Dima était persuadé d'avoir fermé les portes. Il en était sûr et certain, et il ne pouvait s'empêcher de penser aux *malenchki* dont avait parlé Pyotr. Ces petits fantômes qui chassaient les âmes à voler.

Arrête, s'admonesta Dima. Pyotr a sûrement retiré la poutre lui-même, pour que tu sois obligé de sortir dans le froid. Ça aurait été trop humiliant de refuser. Heureusement, Dima avait prouvé son courage à son père et à ses frères. Cette idée le réchauffa un peu, quand il remonta son col sur ses oreilles en grelottant. Il remarqua alors qu'il n'entendait plus les aboiements de Molniya. Il ne l'avait pas vue au moment où il était sorti.

– Molniya ? appela-t-il, mais la tempête attrapa sa voix et l'emporta au loin. Molniya ! recommença-t-il, à peine plus fort, de peur qu'une autre bête l'entende.

Pas à pas, il traversa la cour, les ombres des arbres tressautant sur le sol. Derrière les troncs, il apercevait le large ruban que formait la route. Elle conduisait à la ville et à son cimetière. Dima s'interdit de la suivre des yeux : il était facile de s'imaginer un revenant en hail-lons, traînant les pieds et lâchant des mottes de terre derrière lui.

Une faible plainte s'éleva des buissons non loin. Dima poussa un cri de terreur. Des yeux jaunes le scrutaient dans le noir. La lumière de sa lanterne tomba sur des pattes noires, une fourrure en bataille et des crocs acérés.

– Molniya ! s'exclama-t-il, soulagé.

Par chance, le vent étouffa de nouveau sa voix. Il aurait eu trop honte si ses frères, alertés par son cri, étaient sortis à sa rescousse pour le trouver blotti contre leur chienne.

– Viens ici, ma belle.

Molniya était tapie au sol, les oreilles basses. Elle ne bougeait pas.

Dima jeta un nouveau regard à l'étable. De la poutre qui aurait dû maintenir les portes fermées, il ne restait plus que des morceaux de bois éparpillés. Un reniflement humide lui parvint de l'intérieur. Un animal blessé avait-il trouvé refuge dans l'étable ? Ou un loup ?

La lueur dorée qui brillait aux fenêtres de chez lui semblait à des kilomètres. Il serait peut-être plus sage d'y retourner pour demander de l'aide. Et s'il ne s'agissait que d'un pauvre chat que Molniya avait amoché ? Alors, tous ses frères seraient hilares, et pas juste Pyotr.

Dima avança, sa lanterne tremblant tout au bout de son bras tendu. Il attendit une légère accalmie et saisit la lourde porte par le bord pour qu'elle ne se rabatte pas sur lui quand il entrerait.

L'étable était plongée dans le noir, le clair de lune filtrant à peine entre les tuiles du toit. Dima fit encore quelques pas dans l'obscurité. Il pensa aux yeux doux de Sankt Feliks, à la branche de pommier épineuse qui transperçait son cœur. Et soudain, comme si la tempête avait repris son souffle, le vent se leva. Les portes claquèrent derrière Dima et sa lanterne s'éteignit brusquement.

Dehors, l'orage grondait de plus belle, mais à l'intérieur, le calme régnait. Silencieux, les animaux semblaient attendre et le parfum âcre de leur peur sentait plus fort que le foin. Une autre odeur planait dans l'air. Il se revit au moment des fêtes, le jour de l'abattage des oies : les relents chauds et cuivrés du sang !

Sauve-toi, se dit-il.

Dans les ténèbres, quelque chose bougea. Dima aperçut dans un faible rayon de lune une lueur semblable à celle d'une paire d'yeux. Et soudain, ce fut comme si un morceau d'ombre se détachait pour se répandre à travers l'étable.

Dima recula, la lanterne inutile serrée contre son torse. L'ombre portait les restes en lambeaux de ce qui aurait pu être de beaux vêtements et, l'espace d'un bref instant rempli d'espoir, Dima se dit que c'était un voyageur venu trouver refuge. Pourtant ses déplacements n'avaient rien d'humain. Trop gracieux, trop silencieux, son corps se déroulait trop près du sol. Dima lâcha une plainte quand l'ombre approcha. Elle avait des yeux pareils à des miroirs noirs et des veines sombres couraient le long de ses doigts jusqu'à ses griffes, comme si ses mains étaient recouvertes d'encre. Les faisceaux sombres dessinés sur sa peau semblaient pulser.

Cours, s'ordonna Dima. *Hurle*. Il pensa aux oies si confiantes qui avançaient docilement vers Pyotr, juste avant qu'il ne leur torde le cou. *Imbéciles*, avait-il songé à l'époque. À présent, il comprenait.

La chose s'éleva, déployant deux ailes immenses entourées de fumée.

– Papa! tenta de crier Dima, mais il ne sortit de sa bouche qu'un simple chuchotement.

La chose s'arrêta, manifestement interpellée par le mot. Elle tendit l'oreille, la tête penchée. Dima recula encore de quelques pas.

Les yeux de la créature se posèrent sur Dima et soudain, elle fut à quelques centimètres de lui. Avec la lumière grise de la lune sur elle, Dima vit que les taches autour de sa bouche et sur sa poitrine étaient du sang.

Le monstre se pencha en avant, respirant profondément. De près, il avait les traits d'un jeune homme... jusqu'à ce qu'il écarte les lèvres et révèle de longs crocs noirs.

Il souriait. Le monstre se réjouissait à l'idée d'être bientôt repu. Dima sentit un liquide chaud couler le long de sa jambe. Il venait de se faire pipi dessus.

Le monstre s'élança.

Les portes de l'étable s'ouvrirent grand, la tempête réclamant d'entrer. Un puissant craquement retentit quand une rafale souleva la

créature pour la projeter contre le mur. Les planches en bois se brisèrent sous le choc et la chose s'écroula au sol.

Vêtue d'un manteau gris terne, une silhouette entra dans l'étable, une brise étrange ébouriffant ses longs cheveux noirs. La lune éclaira son visage et Dima poussa un nouveau hurlement de terreur, parce qu'elle était trop belle pour être une femme normale. Elle devait donc être une sainte. Il était mort et elle venait l'accompagner dans les contrées lumineuses.

Pourtant, elle ne se baissa pas pour le serrer contre elle ni lui chuchoter de douces prières de réconfort. Elle se dirigea vers le monstre, les mains tendues. C'était une sainte guerrière, à l'instar de Sankt Juris et de Sankta Alina du Fold.

– Sois prudente, parvint-il à l'avertir tout bas, craignant qu'elle ne soit blessée. Il a des dents... pointues.

Cette sainte n'avait pas peur. Elle tapota le monstre inconscient du bout de sa botte et le fit rouler sur le côté. La créature grogna en revenant à elle. Dima serra plus fort encore sa lanterne, pitoyable bouclier de fortune.

En quelques mouvements agiles, la sainte entrava les mains du monstre avec de lourdes chaînes, sur lesquelles elle tira pour qu'il se relève. Il claqua ses dents en direction de son visage, mais elle ne sourcilla pas. Elle frappa la créature sur le nez, pas plus impressionnée que s'il s'agissait d'un simple toutou désobéissant.

La chose siffla, luttant en vain. Elle battit des ailes pour tenter de soulever son adversaire, mais cette dernière tenait fermement les chaînes avec une main, et elle agita l'autre dans l'air. Une nouvelle bourrasque frappa le monstre, le cognant contre le mur de l'étable. Il tomba à genoux et recula maladroitement, ce qui le fit paraître étrangement humain. Dima pensa à son père quand il rentrait tard de la taverne. La sainte tira encore sur les chaînes. Elle murmura quelques mots et la créature poussa un nouveau sifflement étouffé par le tourbillon qui les entourait.

Pas une sainte, comprit Dima. *Une Grisha*. Une combattante de la Seconde Armée. Une hurleuse capable de contrôler le vent.

La Grisha retira le châle de ses épaules et le jeta sur la tête et les épaules du monstre, avant de le traîner derrière elle, malgré sa résistance et ses grognements.

Elle lança à Dima une pièce d'argent.

– Pour les dégâts, annonça-t-elle, ses yeux plus brillants que des bijoux dans le clair de lune. Tu n'as rien vu ce soir, compris ? Ne dis pas un mot ou, la prochaine fois, je ne le tiendrai pas en laisse.

Dima hocha la tête. De chaudes larmes inondaient ses joues. La jeune femme haussa un sourcil. Il n'avait jamais vu un visage comme le sien, plus rayonnant qu'une icône peinte, ses yeux d'un bleu plus profond que les rivières. Elle lui donna une autre pièce et il parvint de justesse à l'attraper.

– Celle-ci est pour toi. Ne la partage pas avec tes frères.

Dima la regarda se diriger vers les portes de l'étable. Il se força à avancer. Il voulait retourner chez lui, retrouver sa mère et se blottir dans ses jupes, mais son envie de contempler une dernière fois la Grisha et le monstre était encore plus forte. Il les suivit en silence. Une grande calèche les attendait, le cocher habillé en noir. Un domestique sauta à terre pour s'emparer des chaînes et aider la Grisha à pousser la créature à l'intérieur.

Malgré le poids de l'argent dans sa main, Dima savait qu'il rêvait. Dans la vraie vie, il aurait entendu « Allez, entre là, sale monstre » ou « Tu ne viendras plus jamais terroriser ces braves gens ». Les mots qu'il crut comprendre ne pouvaient appartenir qu'à un songe :

– Attention à votre tête, Votre Altesse.



Zoya se cachait le nez derrière sa manche pour supporter les relents du sang qui infestaient la calèche. Hélas, l'odeur de la laine sale n'était pas tellement plus agréable.

Insupportable. Déjà qu'elle devait traverser la campagne ravkanne en pleine nuit, dans une calèche aux amortisseurs défectueux, alors pourquoi en plus l'avait-on affublée d'un tel accoutrement ? Inacceptable. Elle retira le manteau avec dégoût. La puanteur collait encore à son *kefta*, mais elle se sentait déjà un peu plus elle-même.

Ils se trouvaient à une quinzaine de kilomètres d'Ivets et dix fois plus loin de la capitale, sur les routes étroites qui les mèneraient au domaine de leur hôte, le duc Radimov, où se tenait le sommet commercial. N'étant pas particulièrement adepte de la prière, Zoya se contentait d'espérer que personne n'avait vu Nikolai s'échapper de sa suite et s'envoler vers le firmament. Chez eux, à Os Alta, ce ne serait jamais arrivé. Elle avait cru pourtant prendre assez de précautions. Grossière erreur.

Les sabots du cheval tambourinaient, les roues de la calèche craquaient et cahotaient, et à côté d'elle, le roi de Ravka grinçait de ses dents acérées et tirait sur ses chaînes.

Zoya gardait ses distances. Elle avait vu les dégâts que pouvaient causer les morsures de Nikolai quand il était dans cet état. Elle n'avait

aucune envie de perdre un membre ou pire encore. Elle avait failli demander à Tamar et Tolya, les jumeaux de la garde royale, de venir avec elle dans la calèche, le temps que Nikolai retrouve forme humaine. Leur père était un mercenaire shu qui leur avait appris à se battre, leur mère, une Grisha qui leur avait légué ses dons de fondeuse. La présence d'un des deux au moins l'aurait rassurée. Malheureusement, sa fierté l'avait arrêtée. Elle savait aussi le désagrément que cela causerait au roi. Pas la peine que quelqu'un d'autre soit témoin de sa misère.

Dehors, le vent hurlait. Pour Zoya, ce n'était pas le rugissement d'une bête sauvage, mais le rire franc et enjoué d'un vieil ami. Les éléments lui obéissaient, comme toujours depuis qu'elle était enfant. Et pourtant, dans des nuits pareilles, ils n'étaient pas pour elle des serviteurs, mais plutôt des alliés : une tempête se déchaînait pour couvrir des grognements, étouffer le vacarme d'une bagarre dans une étable délabrée, régler les frictions dans les rues ou les tavernes. Le vent de l'ouest, Adezku l'espiègle, était un compagnon estimable. Même si le petit fermier racontait à tout Ivets ce qu'il avait vu, les villageois mettraient son délire sur le compte d'Adezku, le fripon qui envoyait les femmes dans les lits de leurs voisins et faisait germer de drôles de pensées dans la tête des hommes.

Après un peu moins de deux kilomètres, les plaintes dans la calèche s'estompèrent. Le cliquetis des chaînes diminuait également à mesure que la créature s'enfonçait dans l'ombre de son siège. Et finalement, une voix rauque et tourmentée résonna dans la cabine.

– J'imagine que tu ne m'as pas apporté de chemise propre ?

Zoya ramassa le baluchon posé par terre et en sortit une chemise blanche immaculée et une pelisse. Des vêtements raffinés et minutieusement froissés, parfaits pour un roi qui aurait passé la nuit sur la route.

Sans un mot, Nikolai tendit ses poings enchaînés. Ses griffes s'étaient rétractées, mais il restait sur ses mains les cicatrices noires, qu'il portait depuis la fin de la guerre civile, trois ans plus tôt. Le roi

les cachait souvent sous des gants. Une erreur, selon Zoya. Ces cicatrices témoignaient des tortures infligées par le Darkling et du prix que le jeune homme avait payé en même temps que tous les Ravkans. Bien sûr, ce n'était qu'une infime partie du récit, mais c'était la seule version que ses sujets pouvaient entendre.

Zoya fit tourner dans le cadenas la lourde clé qui pendait autour de son cou. Peut-être était-ce le fruit de son imagination, mais elle avait l'impression que les stigmates sur les mains de Nikolai étaient plus foncés depuis quelque temps, comme s'ils voulaient montrer leur détermination à ne jamais s'effacer.

Une fois libéré, le roi retira les lambeaux de son ancienne chemise. Avec l'eau de la flasque que Zoya lui tendit, il essuya le sang sur son torse et sa bouche et il s'en versa encore sur les mains pour se mouiller les cheveux. Des gouttes coulèrent sur sa nuque et ses épaules. Malgré le violent tremblement qui l'agitait, il ressemblait de nouveau à Nikolai : yeux noisette clair, cheveux blonds peignés en arrière.

– Où m'as-tu retrouvé cette fois ? demanda-t-il, s'efforçant de maintenir une voix stable.

– Dans une ferme, répondit Zoya, le nez froncé d'exaspération.

– Une ferme chic, j'espère.

Les doigts encore malhabiles, il se battait avec les boutons de sa chemise propre.

– Sait-on ce que j'ai tué ?

Ou qui ? La question resta suspendue dans l'air.

Zoya écarta les mains frémissantes de Nikolai et entreprit elle-même de l'habiller. À travers le coton fin, elle sentait le froid que la nuit avait laissé sur sa peau.

– Quelle excellente servante tu fais, murmura-t-il.

Elle savait à quel point il détestait ces petites attentions. Il détestait surtout être trop faible pour pouvoir s'en passer.

Lui témoigner de la compassion ne ferait qu'augmenter sa gêne, elle préféra donc parler sur le même ton brusque que d'ordinaire.

– Plein d'oies, je pense. Et peut-être un poney des steppes aussi.

Était-ce vraiment tout ? Zoya n'avait aucune idée des ravages qu'avait pu provoquer le roi avant qu'elle le retrouve.

– Tu ne te souviens de rien ?

– Juste quelques bribes.

Il ne leur restait plus qu'à attendre les éventuels rapports sur les victimes de la soirée, morts ou mutilés.

Le problème avait commencé six mois plus tôt, quand Nikolai s'était réveillé dans un champ à près de cinquante kilomètres d'Os Alta, la capitale, couvert de sang et d'hématomes, incapable de se rappeler comment il était sorti du palais ou ce qu'il avait fait pendant la nuit. *Apparemment, je suis somnambule*, avait-il annoncé à Zoya et au reste du Triumvirat en arrivant en retard à la réunion du matin, une longue balafre sur la figure.

Les Grishas qui composaient le Triumvirat avaient reçu la nouvelle avec inquiétude et perplexité. Les gardes personnels du roi, Tolya et Tamar, ne l'auraient jamais laissé filer si facilement. « Comment as-tu fait pour qu'ils ne remarquent rien ? » avait demandé Zoya, alors que Genya dissimulait l'entaille grâce à son pouvoir de façonnage et que David dissertait sur le somnambulisme. S'il ressentait un trouble quelconque, Nikolai n'en laissa rien paraître. « J'excelle en tout, ou presque, avait-il rétorqué. Alors, pourquoi douter de mes talents de fugeur ? » Il avait fait installer de nouvelles serrures aux portes de sa chambre à coucher et demandé qu'on passe à l'ordre du jour. Ils devaient s'occuper d'un étrange tremblement de terre à Ryevost qui avait libéré d'une fissure dans le sol des milliers de colibris argentés.

À peine un mois plus tard, Tolya lisait devant la chambre du roi quand il entendit une vitre se briser. S'élançant dans les appartements de Nikolai, il l'avait vu bondir par la fenêtre, des ailes d'ombre enroulées dans son dos. Tolya était allé réveiller Tamar et, ensemble, ils avaient suivi le roi jusqu'au toit d'une grange à trente mètres du palais.

Après cet épisode, ils s'étaient mis à enchaîner Nikolai à son lit, solution possible uniquement parce que les serviteurs du roi n'avaient

pas accès à sa chambre. Tous savaient que le roi était un héros de guerre et qu'il souffrait de cauchemars. Depuis, Zoya l'avait enfermé toutes les nuits et libéré tous les matins, afin que son secret reste bien gardé. Seuls Tolya, Tamar et le Triumvirat connaissaient la vérité. Si quelqu'un découvrait que le roi de Ravka dormait attaché à son lit, il serait la cible parfaite pour un meurtre ou un coup d'État, et la risée de toute la population.

Et c'est ce qui rendait les voyages si périlleux. Malheureusement, Nikolai ne pouvait pas rester indéfiniment derrière les murs d'Os Alta.

– Un roi doit sortir de son palais, avait-il déclaré en décidant de reprendre ses visites en dehors de la capitale. Je vais finir par avoir plus l'air d'un otage que d'un souverain.

– Tu as des émissaires pour se charger de ce genre de missions, avait objecté Zoya. Des ambassadeurs, des subalternes.

– Mes sujets vont oublier combien je suis beau !

– Ça ne risque pas. Ton visage est gravé sur toutes les pièces de monnaie.

Nikolai n'avait pas cédé – et Zoya devait bien reconnaître qu'il avait en partie raison. L'ancien roi Lantsov, son père, avait commis l'erreur de laisser les autres gouverner à sa place et il avait tout perdu. Il fallait trouver un équilibre entre la prudence et la témérité, si épuisant que cela puisse être. La jeune femme trouvait que la vie était tout de même plus reposante quand elle pouvait faire ce qu'elle voulait.

Pour ne pas attirer les soupçons des serviteurs, Nikolai et Zoya ne s'encombraient pas de lourdes chaînes quand ils quittaient les murs rassurants du palais. Par conséquent, ils voyageaient avec un sédatif puissant censé clouer Nikolai dans son lit et repousser le monstre en lui.

– Genya va devoir doubler les doses, dit-il en haussant les épaules.

– Ou tu pourrais arrêter de quitter la capitale et de te mettre en danger.

Pour le moment, le monstre ne s'était attaqué qu'à du bétail, ses victimes se limitant à des moutons éventrés et des vaches égorgées.

Mais ce n'était qu'une question de temps, ils le savaient tous les deux. Ce que le pouvoir du Darkling avait laissé bouillir à l'intérieur du corps de Nikolai réclamait plus que de la chair animale.

– Le dernier épisode remonte à moins d'une semaine, rappela-t-il en passant une main sur son visage. Je pensais avoir un peu de répit.

– Ça empire.

– J'aime te garder sur le qui-vive, Nazyalensky. Sais-tu que l'anxiété permanente assure un teint de pêche ?

– Je t'envoierai une carte de remerciement.

– N'oublie pas, oui. Grâce à moi, tu rayannes.

Il va plus mal qu'il ne veut l'avouer, se dit Zoya. Nikolai se répandait toujours plus en compliments quand il était à bout. Elle était en effet resplendissante, même après une nuit exténuante, mais le roi n'avait même pas dû le remarquer.

De dehors leur parvint un sifflement strident alors que la calèche ralentissait.

– On approche du pont, annonça Zoya.

Le sommet commercial d'Ivets représentait une avancée essentielle pour leurs négociations avec les nations de Kerch et de Novyi Zem, mais ils avaient surtout profité de ce voyage d'affaires pour mener à bien leur vraie mission : une visite au site du dernier miracle en date.

Une semaine plus tôt, les villageois d'Ivets avaient célébré le festival de Sankt Grigori. Dans un concert de tambours et de harpes, reproduisant les instruments confectionnés par Grigori pour calmer les bêtes de la forêt avant son martyre, ils avaient suivi la charrette décorée du duc Radimov. Mais quand la foule était arrivée à Obol, le pont surplombant le canyon avait cédé. Heureusement, un autre pont avait alors surgi des décombres et de la paroi rocheuse des gorges, évitant au duc et à ses vassaux une chute fatale. Du moins, c'est ce qui avait été rapporté. Pour Zoya, il s'agissait au mieux d'une exagération, au pire d'une hallucination de groupe... jusqu'à ce qu'elle voie l'endroit de ses propres yeux.

Elle passa la tête par la fenêtre de la calèche tandis qu'ils prenaient le virage vers les gorges. Elle aperçut alors le pont, ses grands piliers solides et ses longues poutres étincelant dans le clair de lune. Même si elle l'avait déjà vu quelques jours auparavant et parcouru avec le roi, elle fut de nouveau impressionnée. De loin, on aurait dit une structure forgée dans l'albâtre. Il fallait s'approcher pour constater que le pont n'était pas en pierre.

Nikolai secoua la tête.

– Me transformant régulièrement en monstre, je devrais m'abstenir de tout commentaire sur la fiabilité des apparences, mais sommes-nous sûrs qu'il ne va pas s'écrouler ?

– Nous ne sommes sûrs de rien, concéda Zoya, chassant tant bien que mal l'angoisse qui la tenaillait.

Quand elle l'avait traversé avec les jumeaux plus tôt dans la soirée, elle ne pensait qu'à retrouver Nikolai.

– Mais c'est le seul moyen de traverser.

– J'aurais peut-être dû réviser mes prières...

Sur le pont, les roues cessèrent de cahoter pour émettre un frottement lisse et régulier, *voum voum voum*. Cette construction surprenante qui avait miraculeusement jailli du néant n'était ni en pierre, ni en brique, ni en bois. Ses poutres et son tablier étaient faits d'os et de tendons. Ses culées et ses colonnes tenaient avec des cartilages. *Voum voum voum*. Ils roulaient sur une colonne vertébrale.

– Je n'aime pas ce son, pesta Zoya.

– Je suis d'accord. Un miracle devrait produire un bruit plus digne. Un carillon peut-être, ou un chœur de voix célestes.

– Ne l'appelle pas comme ça !

– Un chœur ?

– Un miracle.

Zoya avait murmuré assez de prières vaines dans son enfance pour savoir que les saints ne répondaient jamais. Ce devait être l'œuvre des Grishas. Et elle comptait bien découvrir l'explication rationnelle de sa soudaine apparition.

– Comment veux-tu appeler un pont en os qui se matérialise juste à temps pour sauver toute une ville d’une mort assurée ? demanda Nikolai.

– Ce n’était pas toute une ville.

– La moitié, concéda-t-il.

– J’appelle ça une circonstance inattendue.

– Pas sûr que les gens d’Ivets se contentent d’une telle platitude pour qualifier cette merveille.

Parce qu’il s’agissait bien d’une merveille, à la fois élégante et grotesque, un assemblage majestueux de poutres croisées et d’arches magistrales. Depuis sa création, des pèlerins campaient à ses deux extrémités, montant la garde jour et nuit. Ils ne levèrent pas la tête quand la calèche passa.

– Comment nommerais-tu le tremblement de terre de Ryevost ? interrogea Nikolai. Ou la statue de Sankta Anastasia qui pleure des larmes de sang à l’entrée de Tsemna ?

– Des problèmes.

– Pour toi, ce sont des Grishas sous l’influence du *parem* qui en sont responsables, c’est ça ?

– Comment expliquer autrement que quelqu’un soit capable de bâtir un pont ou provoquer un séisme d’un claquement de doigts ?

Le *jurda parem*. Zoya aurait préféré n’en avoir jamais entendu parler. Cette drogue avait été conçue dans un laboratoire shu. Elle transformait le don d’un Grisha en un pouvoir totalement différent et affreusement dangereux, tout en induisant une puissante accoutumance. La seule issue des pauvres âmes dépendantes, avides d’un moment de gloire, était la mort. Un fabrikator véreux se voyait ainsi capable de remuer la terre et un Caporalki en mal de reconnaissance pouvait construire un pont à partir d’un cadavre. Mais dans quel but ? Les Shus utilisaient-ils des esclaves grishas afin de déstabiliser Ravka ? L’Apparat, le conseiller spirituel autoproclamé du roi, était-il derrière ces supposés miracles ? Pour l’instant, il avait juste déclaré qu’il prierait pour ces prodiges et qu’il organiserait un pèlerinage vers ces sites. Zoya ne lui

avait jamais fait confiance. Selon elle, si le prêtre orchestrait un miracle, c'était dans le but de tourner le spectacle à son avantage.

Avant tout, ils devaient découvrir si les étranges événements qui avaient ébranlé Ravka étaient liés à la force maléfique à l'intérieur de Nikolai. Ils avaient commencé en même temps que les crises de somnambulisme de Nikolai. Une coïncidence peut-être, mais le jeune roi et Zoya étaient venus à Ivets dans l'espoir d'y découvrir le lien ou l'indice qui permettrait de débarrasser Nikolai du monstre qui l'habitait.

Ils arrivèrent de l'autre côté du pont, soulagés de retrouver le cahot rassurant de la route de terre, comme si on venait de les libérer d'un mauvais sort.

– Avec un peu de chance, personne ne m'a vu m'envoler, déclara Nikolai. Mais dans le doute, nous allons devoir quitter le duc Radimov dès aujourd'hui.

Zoya aurait voulu acquiescer, mais repensa aux enjeux du sommet d'Ivets.

– S'il le faut, je peux doubler ta dose de potion. Il reste une journée de négociations.

– Laissons Ulyashin s'en charger. Je veux retourner à la capitale au plus vite. Nous avons récolté des échantillons du pont pour David. Ce qu'il en apprendra nous aidera peut-être à venir à bout de mon...

– Mal ?

– Invité indésirable, corrigea Nikolai.

Zoya leva les yeux au ciel. Il minimisait comme toujours la gravité du mal qui le rongait, comme s'il s'agissait d'une vulgaire piqûre de tique. Seulement, ils avaient encore une excellente raison de rester à Ivets. Malgré ses craintes pour le voyage, ses doutes concernant le pont et ses peurs des risques encourus, elle savait aussi que le sommet commercial leur offrait une excellente opportunité : un certain Hiram Schenck et ses deux filles à marier.

Elle pianota sur le siège en velours, se demandant comment aborder le sujet. Elle avait espéré organiser une rencontre entre Nikolai et les

filles Schenck sans l'en avertir. Le roi n'aimait pas être influencé et quand il sentait qu'on le poussait dans une direction, il pouvait se montrer aussi têtue que... Zoya elle-même.

– Parle donc, Nazyalensky. Quand tu pinces les lèvres comme ça, on dirait que tu viens de faire l'amour avec un citron.

– Un citron qui aurait bien de la chance, rétorqua Zoya, tranchante. Elle lissa son *kefta* sur ses jambes.

– Hiram Schenck est venu à Ivets, accompagné de sa famille.

– Et ?

– Il a deux filles.

Nikolai éclata de rire.

– C'est pour ça que tu as accepté ce périple ? Pour jouer les marieuses ?

– J'ai accepté pour veiller à ce que tu ne dévores personne quand ton « invité indésirable » se manifesterait en pleine nuit. Je ne suis pas une espèce d'entremetteuse envahissante qui veut voir son cher fils casé. J'essaie de protéger ta couronne. Hiram Schenck est un membre haut placé du Conseil des marchands, il pourrait assurer à Ravka un prêt de la part des Kerch, sans parler de la fortune dont ses jolies filles vont hériter.

– Elles sont vraiment jolies ?

– Quelle importance ?

– Pour moi, aucune, affirma Nikolai. Mais pendant ces trois ans avec toi, ma fierté a été mise à rude épreuve. Je n'ai pas envie de passer ma vie à voir des hommes lorgner sur ma femme.

– S'ils le font, tu les feras décapiter.

– Les hommes ou ma femme ? demanda Nikolai.

– Les deux. Mais prends la dot d'abord.

– Tu es impitoyable.

– J'ai juste un grand sens pratique, corrigea Zoya. Si nous restons une nuit de plus...

– Zoya, je ne peux pas faire la cour en sachant que ma dulcinée a toutes les chances de finir dans mon estomac !

– Tu es roi, tu n’as besoin de courtiser personne. C’est à ça que servent ton trône, tes bijoux et ton titre. Et une fois que tu seras marié, ta reine deviendra ton alliée.

– Ou elle s’enfuira en hurlant et ira raconter à son papa que j’ai commencé par lui embrasser le lobe pour finir par lui arracher l’oreille. Elle pourrait déclencher une guerre.

– Mais elle ne le fera pas, Nikolai. Parce qu’au moment où vous prononcerez vos vœux, tu l’auras rendue follement amoureuse de toi. Et alors, elle ne voudra plus qu’une chose : résoudre ton problème.

– Même mon charme a ses limites, Zoya.

Pas du tout convaincue, elle lui adressa un regard dubitatif.

– Un beau monstre de mari qui pose une couronne sur sa tête ? C’est le conte de fées idéal pour n’importe quelle jeune fille romantique. Elle pourra t’enfermer la nuit et t’embrasser tendrement le matin, et Ravka sera en sécurité.

– Pourquoi ne m’embrasses-tu jamais tendrement le matin, Zoya ?

– Je ne fais rien tendrement, Votre Altesse, répliqua-t-elle en agitant ses menottes. Pourquoi hésiter ? Tant que tu n’es pas marié et que tu n’as pas d’héritier, Ravka est vulnérable.

Nikolai perdit soudain sa désinvolture.

– Je ne peux pas me marier tant que je suis dans cet état. Je refuse de bâtir un mariage sur des mensonges.

– Ne le sont-ils pas tous ?

– Tu es toujours aussi romantique, toi.

– *Pratique*, je te dis.

– Même si on met de côté la perspective d’un mariage avec une Kerch, il faut qu’on se sauve avant que Schenck ne m’interroge plus sérieusement sur les *izmars’ya*.

– Alors les jumeaux avaient raison, pesta Zoya. Il y a bien eu des fuites dans notre ancien labo de recherche.

Les *izmars’ya* étaient des navires capables de naviguer sous l’eau. Ils seraient essentiels à la survie de Ravka face au développement de la flotte fjerdanne, surtout si Nikolai parvenait à les armer comme il l’avait prévu.

– Apparemment. Mais les Kerch ignorent à quel stade nous en sommes, enfin pour l’instant.

Cela ne consola pas vraiment Zoya. Les Kerch avaient déjà assez de moyens de pression sur Ravka et Schenck n’aurait pas soulevé le sujet à la légère. Qu’avait-il l’intention de faire de cette information ?

Un autre sifflement retentit, deux notes rapides : Tolya les avertis-sait qu’ils approchaient de la guérite.

Les gardes seraient sûrement confus. Personne n’avait vu la calèche sortir et elle ne portait aucun sceau royal. Tolya et Tamar l’avaient stationnée en dehors du domaine dans l’éventualité où Nikolai s’échapperait. Zoya les avait alertés dès qu’elle s’était aperçue de son absence.

Cette nuit, ils avaient eu la chance de retrouver le roi avant qu’il ne s’éloigne trop. Quand Nikolai s’envolait, Zoya le sentait planer dans le vent et se servait de la perturbation dans les courants d’air pour suivre ses mouvements. Que se serait-il passé si elle ne l’avait pas rejoint dans cette ferme ? Aurait-il tué le jeune garçon ? La chose en lui n’était pas juste une bête affamée. Elle avait hâte d’enfoncer ses crocs dans une proie humaine. Zoya en était tout à fait consciente.

– On ne peut pas continuer ainsi, Nikolai.

Ils finiraient par se faire prendre. Ces poursuites désespérées et leurs nuits sans sommeil auraient raison d’eux.

– On doit tous faire ce qui est attendu de nous.

Nikolai soupira et ouvrit les bras vers Zoya au moment où la calèche s’arrêtait.

– Alors, viens ici, ma chère Zoya, embrasse-moi tendrement comme le ferait une jeune mariée.

Au diable les convenances. Avec les visites nocturnes de Zoya pour s’assurer que le roi était bien enchaîné dans sa chambre, la rumeur qui disait que leur alliance dépassait le cadre politique allait bon train. Les rois ont toujours pris des maîtresses et il existait sans nul doute bien pire comme racontars que ce genre de frivolités. Zoya espérait juste que les filles Schenck étaient suffisamment ouvertes d’esprit. La

réputation du roi pouvait supporter un petit scandale, elle ne survivrait pas à la vérité.

Zoya se tamponna les poignets avec un peu de whisky, comme s'il s'agissait de parfum. Elle tendit ensuite la flasque à Nikolai qui but une longue gorgée avant de s'en renverser généreusement sur le manteau. Zoya s'ébouriffa les cheveux, laissa son *kefta* glisser sur une épaule et se jeta dans les bras du roi. Le subterfuge était nécessaire et le rôle facile à jouer, parfois trop facile même.

Il enfouit le visage dans ses cheveux et inspira profondément.

– Comment se fait-il que je sente la fiente d'oise et le whisky bon marché, alors que toi, on dirait que tu sors d'un champ de fleurs sauvages ?

– C'est la vie.

Il respira encore une fois.

– Quelle est cette odeur ? Elle me rappelle quelque chose, mais je ne saurais dire quoi.

– Le dernier enfant que tu as essayé de manger peut-être ?

– Sûrement.

La porte de la calèche s'ouvrit grand.

– Votre Altesse, nous ne savions pas que vous aviez quitté le domaine cette nuit.

Zoya ne vit pas le visage du garde, mais elle perçut le soupçon dans sa voix.

– Depuis quand dois-je demander la permission ? répliqua Nikolai d'une voix lasse, mais avec un dédain digne d'un souverain qui cédait à tous ses caprices.

– Nous sommes inquiets pour votre sécurité, rien de plus, mon roi.

C'est ça, oui, songea Zoya, pas dupe. Ravka-Ouest fulminait des impôts et des nouvelles lois imposés par l'unification. Ces gardes portaient peut-être les couleurs et l'emblème du roi, l'aigle à deux têtes, mais ils étaient dévoués au duc de ce domaine : l'homme qui s'opposait à Nikolai à la moindre occasion. Leur maître se réjouirait sans aucun doute d'apprendre les secrets du souverain.

– Pourquoi n’avançons-nous pas ? se lamenta Zoya sur un ton plaintif.

Elle sentit l’attention se diriger sur elle.

– La nuit fut bonne, on dirait, conclut le garde qui se penchait presque pour avoir une meilleure vue de la passagère.

Zoya rejeta en arrière sa longue chevelure noire.

– Très bonne, confirma-t-elle de la voix ensommeillée d’une femme comblée.

– Mmh, beau morceau ! Elle joue seulement avec les nobles, elle ? Elle a l’air de valoir le coup, lança le garde sur le ton de la connivence.

Nikolai se crispa, ce qui attendrit et agaça Zoya. Pensait-il qu’elle attachait la moindre importance aux mots d’un imbécile pareil ? Elle n’avait aucun besoin de marques de galanterie ce soir.

Elle transperça le pauvre homme de son regard acéré.

– Tu n’as même pas idée !

Elle gloussa et lui fit signe de les laisser passer.

Alors que la calèche se remettait en route, Zoya perçut les tremblements de Nikolai dus à sa transformation et sa propre fatigue accablante. Il aurait été si facile de fermer les yeux et de poser la tête sur son torse. De se laisser aller à l’illusion du confort. Mais elle en paierait trop cher les conséquences.

– Ils vont finir par découvrir le monstre, dit-elle. Nous n’avons pas l’ombre d’un début de remède. Marie-toi, forge une alliance, donne à Ravka un héritier, protège le trône et l’avenir de ton pays.

– Je le ferai, promit-il, las. Je ferai tout ça. Mais pas ce soir. Ce soir, faisons comme si nous étions mari et femme.

Si un autre homme avait prononcé de tels mots, elle lui aurait décoché un uppercut. Ou peut-être qu’elle l’aurait entraîné dans son lit pour quelques heures.

– Ce qui veut dire ?

– Racontons-nous des mensonges, comme le font les couples, ça nous fera du bien. Commence, ma femme. Dis-moi que je suis un bel

homme qui ne vieillira jamais et qui mourra avec toutes ses dents.
Fais en sorte que j'y croie.

– Non.

– Je comprends. Tu n'as jamais été douée pour jouer la comédie.

Pure provocation, Zoya le savait bien. Et pourtant, elle était trop fière pour laisser passer.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Peut-être que la liste de mes talents est si longue que tu n'en as jamais vu le bout.

– Vas-y alors, Nazyalensky.

– Mon cher époux, lança-t-elle d'une voix mielleuse. Sais-tu que dans ma famille, les femmes lisent l'avenir dans les étoiles ?

– Non, je l'ignorais, répondit-il en riant.

– Je t'assure. Et j'ai vu le tien dans les constellations. Tu vas vieillir et grossir. Tu seras l'heureux père d'enfants désobéissants et les générations futures raconteront ton histoire dans leurs légendes et leurs chansons.

– Pas mal, déclara Nikolai. Tout compte fait, tu es forte à ce petit jeu.

S'ensuivit un long silence, perturbé uniquement par le cahot des roues.

– Maintenant, dis-moi que je vais trouver une solution, que je vais m'en sortir. Dis-moi que tout ira bien.

Il parlait sur un ton gai, enjoué, taquin, mais Zoya le connaissait par cœur.

– Tout ira bien, jura-t-elle, s'efforçant d'être la plus convaincante possible. On résoudra ce problème, comme on a toujours résolu tous les autres.

Elle leva la tête pour le regarder. Il avait les paupières closes, un profond sillon creusé entre les deux yeux.

– Tu me crois ?

– Oui.

Elle recula et lissa ses vêtements. Les mensonges étaient nécessaires, peut-être inévitables entre deux époux. Une générale et son roi ne pouvaient pas se les autoriser.

– Tu vois ? dit-elle. Toi aussi tu es très fort à ce petit jeu.